

L'incipit de l'écriture **Dialogue d'un écrivain avec sa plume devant témoins**

Éric Volant

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6184ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Volant, É. (2006). L'incipit de l'écriture : dialogue d'un écrivain avec sa plume devant témoins. *Brèves littéraires*, (73), 99–103.

ÉRIC VOLANT

L'incipit de l'écriture *Dialogue d'un écrivain avec sa plume* *devant témoins **

Au commencement de l'écriture, il y a la feuille blanche et toi, ma plume, immobile et fixée sur un point zéro. Par où commencer ?

Commence, toi et toi, continue !

Pour Aragon, l'incipit de toute œuvre d'écriture est un seuil entre la vie et la mort, entre la création et le néant. Écrire, c'est se tenir sur le seuil, en transit entre la rue et ma solitude. Écrire, c'est me placer à la frange du monde afin de l'inventer à nouveau ou de le redécouvrir. Écrire, c'est jouer avec les frontières en les ouvrant et en les transgressant à ma guise. Le seuil est le lieu d'où j'observe le monde et d'où je choisis les mots justes pour désigner les êtres et les choses, que je dispose sur le papier selon des configurations originales.

Tu te prends donc pour un magicien ?

Plus modestement, je regarde les gens dans l'approche de leurs semblables. J'observe les événements qui

* Suite à « Écrire, pourquoi ? » dans *Parlécrit*, bulletin de la Société des écrivains francophones d'Amérique (ÉFA), automne 2005.

sonnent le temps et les situations qui marquent l'espace. L'écriture est une façon de penser mon séjour sur la terre, ou de construire la maison de mon être. Une maison qu'il me faut apprendre à habiter selon mon désir. Une demeure précaire, jamais achevée, ouverte au risque et à la surprise, à l'instar de la page que je noircis. Je n'aurai jamais fini d'apprendre à écrire. Aux heures du désert, ma tentation est d'arrêter toute écriture.

Te prends-tu pour Rimbaud qui, après Une saison en enfer, a cessé d'écrire ?

Et pourquoi pas pour Artaud, qui, ayant décidé d'accrocher sa plume, trace de sa main errante des barres noires dans son cahier, pour en finir avec le jugement de Dieu ? Ou pour Semprun qui, entre l'écriture ou la vie, choisit la vie, parce qu'il ne parvient pas à conter Buchenwald ? Son écriture veut réduire la mort au silence, mais c'est la mort qui rend muette son écriture ! En revanche, l'écriture arrache Primo Levi à la mort et apaise sa mémoire pour qu'on ne se demande plus à son sujet si c'est un homme. Et pourtant, un bon samedi matin, quarante ans plus tard, ce rescapé de la Shoa, fera une chute volontaire dans l'escalier de sa maison ancestrale, comme si soudainement il perdait la paix que l'écriture lui avait si généreusement rendue.

Pourquoi écris-tu encore quand tout le monde écrit ?

C'est vrai, la littérature est nombreuse. Quoi dire de neuf ? Je crains mal répéter ce que d'autres ont bien dit avant moi.

Serais-tu devenu malade de l'écriture ?

Tu me rappelles Vila-Matas, obsédé par l'image du parasite littéraire qui vole les pages des autres ! Après tout, j'écris pour mon bon plaisir. L'écriture est un jeu où j'investis de mon temps l'espace d'une feuille blanche pour la tailler et la triturer à ma guise. Ai-je besoin de raisons pour écrire ? Dostoïevski, Dumas et Attoli ont publié des chefs-d'œuvre en rédigeant, comme gagne-pain, quelques pages par jour dans les gazettes de leur temps. Drieu de Larochelle prétend écrire pour devenir riche et célèbre, Valéry, par faiblesse et distraction et d'Ormesson, pour tromper son chagrin et le noyer sous les mots, ou pour protester contre les autres et contre lui-même, pour faire des grimaces où se dessinerait « un obscur élan d'amour ». Vallejo, impétueux comme un rio colombien, part en guerre contre le monde parce qu'il n'est pas en paix avec lui-même.

Faut-il que tu écrives pour choquer, pour fustiger la vertu de tes contemporains, leur goût de paraître, leur syndrome de gagnant ou de perdant, de victime ?

Ne vaut-il pas mieux se demander quels problèmes inquiéteront demain ceux qui viennent, car c'est pour eux que Gide se propose d'écrire ! Denis de Rougemont, par contre, ne veut écrire que des livres dangereux. Or, nul n'écrit impunément, car la vérité n'est pas bonne à dire, elle démasque les pieux mensonges auxquels nous adhérons tacitement pour nous donner bonne conscience, sachant pourtant que ce sont des mensonges. L'homme blanc s'y connaît en mensonges et en bonne conscience. Deleuze prétendit

que les écrivains du vingtième siècle puisèrent leur principale source d'inspiration dans le sentiment de honte d'être un homme blanc. Prototype de la haine de l'âme blanche, Melville fuyait vers la mer et la mort pour échapper à l'époque blanche. Aujourd'hui, qu'est l'homme blanc devenu ?

Au vingt-et-unième siècle, il joue à l'argent et à la guerre. Il est obèse. Il dévaste les forêts et épuise les sources d'eau. Quand il sourit, il montre ses dents publicitaires. Comment devenir autre ?

L'homme blanc est celui qui, au nom de la démocratie et de la liberté, fait bénéficier ses intérêts au détriment des intérêts d'autrui. Se croyant béni des dieux, grâce à son capital et à ses titres, il est maudit et ne peut plus se sauver. Libérons plutôt les victimes de son arrogance et de son hypocrisie mensongère. Les politiciens, qui ont tendance à l'imiter afin d'assurer leur succès, font montre de leur impuissance de construire un monde autre que par des vaines promesses.

L'écriture peut-elle faire mieux que la politique ? Elle n'écrit un monde autre que par des mots !

Selon feu mon collègue Hentsch, nous sommes tous écrivains de nous-mêmes. Il nous faut faire sens de notre vie par l'écriture. Autrement dit, il s'agit de trouver les cordes qui lieront, dans une unité signifiante, les fragments de notre existence dispersée. Mon regretté collègue Noël Audet nous convie à écrire ce qui nous reste de liberté. Michel de Castillo se projette dans l'écriture afin d'échapper à un moi incertain et de substituer à la réalité absurde

une existence autre, dotée de sens. Écrire ne le soulage pas, mais sa plume incisive débride ses plaies et crève l'abcès de sa vie infectée de douleur. En deuil de sa fille anorexique, Poivre d'Arvor, en écrivant, appuie là où ça fait mal, il se mord la lèvre et dès lors supporte mieux la douleur. À sa femme, souffrant d'Alzheimer, Reggiani avait donné un agenda grâce auquel elle pourrait exercer sa mémoire. Puisqu'elle ne s'en sert pas, il y inscrira les moments douloureux où, seul avec lui-même, il faudra absorber l'immense désespoir du lent dépérissement d'une femme adorée.

D'après l'expérience quotidienne que j'ai des écrivains qui me manipulent, écrire, c'est se faire passer pour un autre !

La poubelle de Calvino ! Cet écrivain cordon-bleu ne mêle pas le seau des déchets de la cuisine avec la corbeille à papier. La nourriture, je me l'approprie et elle devient sienne. Les restes se fusionneront avec la nature. Écrire, par contre, c'est non seulement jeter dans le panier un tas de feuilles roulées en boule, mais aussi lancer au grand public une pile de feuilles écrites jusqu'au bout. Les premières seront récupérées, les secondes seront lues par quelques-uns, mais ni les unes ni les autres ne m'appartiennent. Écrire, c'est m'aliéner, c'est devenir étranger à moi-même, C'est me livrer en me perdant. « Voici mon corps », dit Derrida, « Voici ma merde », dit Barthes. De quoi l'écriture est-elle don ? Don de soi ou don de l'autre en soi ? Ma main dextre ne sait ni ce qu'elle donne, ni à qui. Elle ne sait même pas si elle donne.

Tu as l'air étrange quand tu raisonnes ainsi. Nous voilà guère avancés !